

LA LIBERTÉ ET LES INSTANTS PRIVILÉGIÉS

Baudelaire a évoqué dans les *Paradis artificiels* certains états de bonheur contemplatif, imprécis, inexplicables, rebelles à l'analyse et ressentis pourtant avec une ineffable intensité. De tels états peuvent être provoqués par l'usage des toxiques, mais ils ne font alors qu'imiter — et généralement de très loin — les instants de bonheur normalement vécus qui répondent à la notation baudelairienne et que nous appellerons des instants privilégiés.

Ils sont fugaces, parfois évanescents, toujours rares et, dès que le souvenir s'en estompe, se prêtent à la confusion avec d'autres instants de bonheur plus normal et même avec des voluptés ou des euphories assez vulgaires. Par contre, si le souvenir en est fidèlement conservé, le caractère exceptionnel et indéfinissable de l'émotion qu'ils contiennent garde sa singularité. Il est vrai que plus cette singularité s'accuse, plus elle apparaît malaisée à traduire en mots, à formuler en idées. Devrons-nous les contraindre à subir une analyse intellectuelle qui aurait tôt fait d'en méconnaître l'originalité et de les ramener à des états de conscience habituels ou devrons-nous les accepter tels qu'ils se donnent immédiatement à la conscience : subits, intenses, intraduisibles dans le langage ou, du moins, dans le langage familier ?

Une telle question pose en même temps une question de méthode. Les accepter dans leur spontanéité, c'est opter en leur faveur pour une connaissance intuitive plutôt qu'intellec-

tuelle. Leur confusion ou leur vague apparents ne proviendraient que d'une sorte de défaut de sympathie ingénue envers soi-même et envers autrui. Plus on rechercherait en soi ou dans des témoignages extérieurs les impressions, émotions, sentiments comparables à ceux de l'enfance, plus on s'apercevrait que des émerveillements qualifiés à tort de puérils se retrouvent dans l'âme adulte principalement dans le plaisir esthétique et dans les premiers élans de l'amour.

Ainsi, la présence, chez la plupart d'entre nous, de ces instants privilégiés, si l'on en veut faire la preuve, plaiderait en faveur de l'introspection bergsonienne usant de l'intuition plutôt que pour une recherche phénoménologique ou existentialiste des essences, lesquelles essences nous sembleraient, en général, aussi hypothétiques qu'arbitraires. Mais il importe de ne se point dissimuler les difficultés que révèle la discrimination des instants exceptionnels d'un bonheur lui-même exceptionnel. Les place-t-on à l'origine du sentiment esthétique ou du sentiment amoureux, que l'on constate aussitôt que les émotions proprement artistiques ou amoureuses ne prolongent pas sans une sorte de déviation l'émotion initiale qui les déclenche. L'instant privilégié, si l'on peut s'exprimer ainsi, porte en soi une sorte de message à la fois impérieux et énigmatique qui nous ordonne d'agir sans nous expliquer clairement les règles de notre action, c'est une illumination comparable à celle d'un éclair dans la nuit, assez intense pour désigner un but, trop brève pour nous y guider. Quel est ce but ? Avouons franchement que la seule étude psychologique des instants privilégiés à laquelle nous nous sommes, jusqu'ici, consacrés est incapable de le définir.

De le définir ; non pas peut-être d'entrevoir sa nature. Nous présentions de tels instants comme un émerveillement devant le monde soudainement transfiguré et c'est pourquoi de tels instants ne se conçoivent, tant bien que mal, que par un retour vers des souvenirs d'enfance. Mais l'on n'est émerveillé que devant ce qui apparaît comme nouveau. L'instant privi-

légié est donc essentiellement un instant de découverte, de révélation, d'invention. L'émotion qu'il contient est toujours une émotion créatrice. Le plaisir esthétique et le sentiment amoureux, s'ils sont des déviations de cette émotion initiale, gardent, pour ainsi dire, comme le reflet affaibli de leur provenance. Aimer un être humain, c'est se proposer de créer avec cet être une vie personnelle nouvelle ; jouir d'une œuvre d'art, c'est toujours en quelque manière l'imiter humblement. En tout cas, l'impression d'un monde nouveau, recréé, dont la vue nous invite à créer, à notre tour, chacun selon ses forces, se retrouve constamment en tout instant privilégié, que les suites en soient un simple changement de vie, une communion amoureuse ou la production d'un chef-d'œuvre.

En mettant l'accent sur l'impression de nouveauté ou de « transfiguration » qu'un tel instant impose, ne peut-on entrevoir sinon la fin précise de son message, du moins l'orientation générale des démarches intellectuelles qu'il commande ? Il y eut de tout temps et à travers les philosophies les plus diverses une opposition entre le sensible et l'intelligible, entre un donné sensoriel et une reconstruction intellectuelle du monde. Bref, le sensible nous masquerait soit un monde des idées, soit une identité abstraite de toutes choses (l'étendue et le mouvement par exemple), soit encore une chose en soi ou l'édification d'une extériorité apparente par le seul jeu de notre conscience. Nous ne mettons pas la durée bergsonienne parmi ces substrats idéaux de la réalité sensible, car elle n'est pas un substrat idéal, mais plutôt un attribut de l'univers découvert d'abord en nous-mêmes. En fait, c'est vers une orientation bergsonienne des méditations sur l'instant privilégié que nous entreverrions la solution possible des problèmes que leur survenue pose.

Il y aurait, en apparence, durant de tels instants, une déchirure du monde sensible nous laissant percevoir au delà un monde nouveau ou renouvelé. Mais l'obligation d'accoler ces deux épithètes laisse voir déjà que nous penserions « renouvellement » plutôt que « nouveauté ». Il n'y aurait pas, à proprement parler,

écran qui se déchire ou voile qui se soulève, mais simplement vision différente d'un objet qui ne change que parce qu'a changé la façon dont nous le contemplions. C'est-à-dire que l'instant privilégié marquerait, surtout au sein d'une perception utilitaire, la brusque intrusion d'une vision désintéressée, quelque chose comme l'éveil d'un artiste dans le technicien né que notre perception ordinaire nous condamnerait à être. Ce n'est qu'une simplification excessive d'une attitude mentale autrement difficile à décrire ; néanmoins, si l'on accepte la division bergsonienne du courant mental en deux directions opposées, celle de l'intelligence et celle de l'instinct, si de plus, on considère que l'intuition telle que Bergson la définit, prolongement et épanouissement de l'instinct, est à l'origine du sentiment esthétique, que l'art et la métaphysique procèdent du même élan, il sera permis d'envisager l'instant privilégié comme l'instant d'une vision contemplative du monde s'opposant à la vision quotidienne presque toujours utilitaire.

Dès lors, s'il y a transfiguration simultanée de ce monde et du sujet qui le contemple, c'est qu'une perception intuitive, durant le même instant, s'impose à l'introspection et à la connaissance des objets. Le monde, si l'on veut, reste le même ; il n'est plus vu de la même façon. Toutefois cette vision singulière ne caractérise pas encore nettement les instants que nous qualifions de privilégiés, précisément parce qu'elle caractérise tous les instants de contemplation esthétique ou philosophique. Durant l'instant privilégié, la vision désintéressée du monde incite à la création et, dans cette incitation, fait entrevoir quelque chose d'indéfinissable et cependant d'exemplaire, une sorte de modèle vague proposé à notre action. L'émotion que cet instant contient est, avons-nous dit, une émotion créatrice ; il faudrait ajouter que cette émotion créatrice s'accompagne d'une conscience particulière de notre liberté.

Conscience de liberté est trop dire : il faudrait d'abord parler d'un sentiment de libération éprouvé déjà dans la pratique de certains sports, dont témoignent volontiers les amateurs de ski et d'alpinisme. Mais ce n'est encore, pour ainsi

parler, qu'un sentiment de base, une grossière approximation d'un sentiment de libération autrement intense et puissant qui ne se développera que dans les instants de bonheur contemplatif. Il semble que l'esprit soit affranchi du corps, qu'il échappe totalement aux duretés de l'incarnation, qu'il découvre dans le monde perçu à ce moment et qui, objectivement, n'a subi aucun changement, un monde nouveau totalement affranchi des lois physiques, évadé du déterminisme universel.

Une telle façon de rendre l'émotion ressentie en cet instant — bien qu'elle soit l'expression la plus spontanée, la plus directe — ne peut évidemment se défendre contre une critique rationnelle. Pourtant, n'est-elle qu'une illusion ? Ne cache-t-elle pas plutôt l'intuition d'un état de conscience qui se traduit mal en termes intellectuels ?

Il n'y a pas suppression des lois physiques ou psychologiques, mais il y a suppression de l'empire abusif — abusif quoique habituel — que nous leur attribuons sur nos états de conscience. En ce cas, les instants privilégiés dont nous parlions et certains instants d'intoxication qui les simulent (ou au sens propre du mot, qui les rappellent) seraient moins une « évasion » hors du monde, que l'évasion hors d'un monde fictif superposé au monde réel par ce qu'on pourrait appeler des préjugés intellectuels.

Dans sa théorie de la liberté, ramenée essentiellement à une expérience du sens intime, Bergson prend grand soin de dissiper d'abord les théories qui offusquent les données immédiates de cette expérience : déterminisme physique, déterminisme psychologique, fausse interprétation du principe de la conservation de l'énergie, morcellement arbitraire de la conscience en motifs et en mobiles qui, la replaçant dans un espace imaginaire, la soumettraient à la nécessité qui règne dans l'étendue et sur le mouvement. Mais les diverses hypothèses qui selon Bergson, nous empêchent de percevoir intuitivement la maturation intérieure d'une imprévisible décision, sont aussi les hypothèses qui fondent non seulement la science théorique et appliquée, mais en outre notre plus modeste pratique quotidienne. L'affran-

chissement éprouvé durant l'instant privilégié consisterait donc avant tout à suspendre notre perception intéressée et à nous installer d'emblée dans la vue désintéressée de l'artiste et dans l'intuition du philosophe dont Bergson a montré la parenté. Avant toute expérience d'un acte libre, il serait commandé de libérer notre liberté : libération qu'ont pressentie certains existentialistes dans leur recherche de l'«authenticité», mais qui, selon nous, ne saurait s'obtenir d'une philosophie intellectualiste. Elle ne procédera, au contraire, que d'une extension du bergsonisme, c'est-à-dire d'un recours à une philosophie intuitive.

Gilbert MAIRE (Paris).